

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 30 NOVEMBRE ET DIMANCHE 1^{ER} DÉCEMBRE 2013



COLLECTION PRIVÉE

Déneigement à la pelle et au banneau dans la rue Saint-Jean après la tempête, Louis-Prudent Vallée, Québec, vers 1870.



COLLECTION PRIVÉE

La côte de la Montagne et le plateau de la terrasse Durham, George William Ellisson, Québec vers 1865.

Les origines de la photographie au Québec

Avec *Québec éternelle*, Michel Lessard et ses collaborateurs Pierre Lavoie et Patrick Altman proposent une incursion dans l'histoire toujours à écrire de la photographie chez nous. Ce livre est dans la lignée des ouvrages exceptionnels que Michel Lessard a produits au cours des dernières décennies sur la culture matérielle du Québec. Un incontournable.

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

« En 1840, Napoléon Aubin, l'éditeur du journal satirique *Le Fantasque*, suggérait aux gens de s'empresser de venir voir des daguerréotypes, rappelle Michel Lessard en entrevue. Deux photographes américains étaient alors de passage à Québec. Imaginez la réaction des gens qui voyaient pour la première fois une photographie fixée sur une plaque de métal polie. Devant eux, l'image d'un miroir mais fixée à jamais ! C'était extraordinaire ! Aubin va écrire que si on avait annoncé cette invention seulement 75 ans plus tôt, leurs inventeurs auraient été brûlés vifs pour sorcellerie. »

Il y eut d'abord les daguerréotypes, ces images développées sur une plaque de métal polie grâce à de dangereuses vapeurs de mercure. Aujourd'hui, la clarté et la précision de ces images étonnent encore. Puis il y eut les ferrotypes, les ambrotypes et toutes sortes de procédés successifs qui conduisent aux techniques d'aujourd'hui. Même des plaques autochromes, un premier procédé en couleur breveté par Auguste et Louis Lumière en 1903, sont réalisées à l'époque et exposées au Québec.

« En 1906, au Séminaire de Québec, M^{re} J. K. Laflamme est en relations avec les frères Lumière, poursuit l'auteur. On a fait des autochromes au Québec. Certains ont été exposés à l'époque chez les photographes Laprés et Lavergne. »

Prouesse sépia

Dans *Québec éternelle*, sous-titré *Promenade photographique dans l'âme d'un pays*, Michel Lessard et ses acolytes nagent dans un romantisme teinté de fierté nationaliste jusque dans les pages de garde, frappées de la fleur de lys. Avec un grand savoir, ils n'en offrent pas moins un riche panorama des débuts de la photographie dans notre Amérique. Les images présentées sont souvent remarquables, cadrées par un texte historique solide. Fait notable : nombre d'images stéréoscopiques, ces ancêtres de la photographie en trois dimensions, ont été mises à profit. On trouve même en prime un DVD qui permet, à l'aide de lunettes spéciales, d'apprécier ce divertissement d'autrefois. Sans parler des doubles pages à déplier qui célèbrent en grandeur la photo ancienne, qu'on a curieusement ici teintée partout de sépia.

La photographie, insiste Michel Lessard en entrevue, « était une



COLLECTION PRIVÉE

La côte de la Fabrique, photographé inconnu, Québec vers 1892.

grande prouesse. Et à l'époque, la moindre avancée technique était saluée comme extraordinaire. Avec la photographie, c'est un sommet. » Louis Daguerre annonce l'invention de son procédé révolutionnaire à la fin de l'été 1839. Dès janvier, on en parle avec tambours et trompettes au Québec, rappelle l'auteur. « Cette invention a créé un choc. Il est difficile de comprendre aujourd'hui ce que ça peut représenter. Mais c'est quelque chose de comparable à l'annonce de l'homme qui met le pied sur la Lune pour la première fois. Tout le monde est fasciné. »

L'histoire perdue

« En 1839, un Québécois du nom de Joly de Lotbinière part arpenter le monde avec son daguerréotype. Ce sont les premières photos québécoises, et parmi les premières jamais prises. » Ses notes, publiées pour la première fois en 2011 sous

le titre de *Voyage en Orient*, raconte ses aventures de photographe en Égypte, en Grèce, en Syrie, en Palestine et en Turquie. Hélas, les images de Joly de Lotbinière sont aujourd'hui perdues. « Je les ai tellement cherchées, dans tous les dépôts d'archives ! Mais on possède au moins des gravures aux traits réalisées à partir de ses photos. A son retour en Amérique, il a dû en faire aussi au Québec. Mais on n'a rien. La famille est déménagée dans l'Ouest, à l'époque où son fils est devenu premier ministre. » Ces clichés existent-ils encore quelque part, au fond d'un grenier ?

Après une carrière déjà bien remplie où il avait notamment mieux fait connaître les meubles québécois anciens, Michel Lessard s'était attaqué, dans les années 1980, à l'histoire de la famille Livernois, photographes sur trois générations. « Les Livernois avaient un studio célèbre. Avant l'invention de la carte postale, les visiteurs de la ville arrêtaient voir les albums et acheter de beaux tirages de scènes de chasse, de campagne, de paysages, des photos diverses. »

Pendant des années, Michel Lessard a dépouillé les périodiques québécois pour mieux connaître l'histoire de ce médium chez nous. Il ne cesse de s'étonner de la qualité des réalisations québécoises. A son avis, ce qui se fait dans les premiers temps de la photographie au Québec est tout à fait comparable à ce qui se fait ailleurs, et parmi le plus beau.

Pourquoi ces images n'appartiennent-elles pas à l'histoire mondiale

VOIR PAGE F 2 : ORIGINES



Retour avec **P.O.L.** sur 30 ans d'édition
Page F 2



Le prof **Normand Baillargeon** démolit des légendes pédagogiques
Page F 6

14 millions pour un livre mal imprimé

L'édition est franchement mauvaise, bourrée d'erreurs typographiques. Des virgules inversées servent d'apostrophes. Le livre utilise les graphies « psalm » et « psalme » indifféremment. La reliure témoigne d'un travail bâclé et très peu minutieux. N'empêche, le *Bay Psalm Book* de 1640, première impression connue d'un ouvrage en Nouvelle-Angleterre, a été payé plus de 14 millions de dollars aux enchères mardi, à New York.

Le montant mirobolant fait du psautier traduit de l'hébreu à l'anglais le livre le plus cher du monde. Le nouveau propriétaire, le mécène David Rubenstein, entend exposer son trésor dans certaines bibliothèques des États-Unis avant de le déposer dans l'une d'elles. « C'est un livre très important parce qu'il marque le début de la civilisation occidentale », a dit l'acheteur.

Il ne subsiste que 11 exemplaires de ce *Livre des psaumes* imprimé à quelque 1700 exemplaires à Cambridge, au Massachusetts, au milieu du XVII^e siècle. La précédente vente aux enchères le concernant, en 1947, avait aussi permis d'établir un record mondial à 151 000 \$.

La vente de 2013 éclipse aussi le record de 11 millions atteint en décembre 2010 par *The Birds of America* de John James Audubon. Un livre de l'auteure jeunesse J. K. Rowling, maman de la série *Harry Potter*, se démarque dans ce groupe sélect des livres millionnaires. *The Tales of Beedle the Bard*, tiré à sept exemplaires seulement, a été payé près de 3,5 millions de dollars en 2007, alors que le vendeur en espérait 40 fois moins.

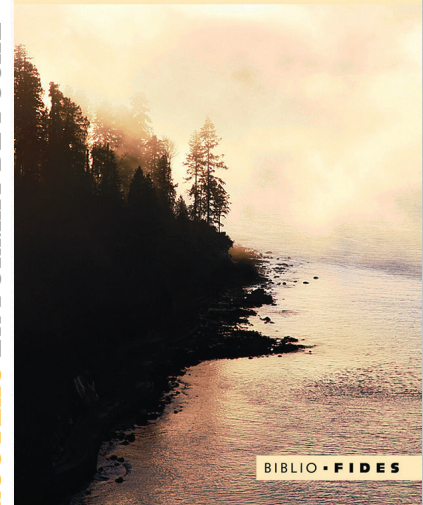
Le Devoir

Seize des meilleures légendes québécoises du XIX^e siècle

Robert Choquette

Le sorcier d'Anticosti

NOUVEAU EN FORMAT DE POCHE



BIBLIO • FIDES

BIBLIO • FIDES livres de poche

132 pages • 8,95 \$

LIVRES

P.O.L., trente ans à faire écrire les autres

Trente ans déjà! 170 auteurs figurent au catalogue de P.O.L., 700 titres, trois prix Médicis, quatre prix Interallié. Paul Otchakovsky-Laurens, l'éditeur de livres aux couvertures blanches — où on retrouve Marguerite Duras, Georges Perec, Olivier Cadot, Atiq Rahimi, Mathieu Lindon, Martin Winckler, Iegor Gran, entre autres — accompagnait la semaine dernière au Québec et au Salon du livre de Montréal Marie Darrieussecq, Prix Médicis pour son roman *Il faut beaucoup aimer les hommes*. *Le Devoir* l'a rencontré, le temps de quelques questions.

GUYLAINE MASSOUTRE

Bien des écrivains québécois ont le sentiment d'être mal aimés en France, peu visibles et peu diffusés. Que leur répondriez-vous?

Il n'y a pas de raison qu'ils soient ostracisés. Ils doivent se comporter comme un écrivain de France ou de Belgique qui envoie un manuscrit à un éditeur. Il est difficile d'être publié. Dans ma maison, c'est de l'ordre d'un à trois manuscrits pour 1000 propositions. J'en reçois 3000 par an. Je deviens de plus en plus difficile, parce que j'ai beaucoup d'auteurs et une capacité limitée de production. C'est une bonne chose pour la maison, mais peut-être une mauvaise chose pour les écrivains! Tout le monde est égal dans cette compétition entre auteurs.

Comment faites-vous pour accompagner vos auteurs et leur permettre de devenir phares?

Il n'y a pas de secret: c'est la continuité. Il est arrivé que je publie quinze livres d'un auteur avant que le seizième rencontre son public. Je pars de l'idée que même un livre qui ne se vend pas est un livre utile et que, s'il n'a que quelques lecteurs, ils seront importants pour la suite des choses. Un livre qui se lit beaucoup, c'est agréable, mais les autres ont aussi leur rôle à jouer, ne serait-ce qu'après des écrivains. Je ne vois rien de négatif; ce public-là essaie en écrivant à son tour.

Les œuvres des écrivains évoluent dans ce contexte. Qu'en est-il pour Marie Darrieussecq, dont le dernier roman, un prix Médicis exigeant, soutient une relecture à son avantage?

Marie Darrieussecq, comme d'autres, est amenée à approfondir son travail. Plus un écrivain avance, plus son œuvre s'enrichit de sa vie et aborde de nouveaux territoires avec ce bagage. Son dernier livre comporte plusieurs registres qu'on lui connaissait: l'ironie, dans la première partie hollywoodienne, où elle se moque d'elle-même et de la fascination pour des icônes du cinéma contemporain; l'histoire d'amour va chercher au tréfonds d'elle-même; et il y a cette Afrique moite, sur une palette extraordinaire de sensations. C'est une conjonction de la réflexion et des sens, sans solution de continuité entre les registres et les tonalités.

Comment voyez-vous le combat pour l'exception culturelle dans le cadre du libre-échange qui se négocie actuellement?

C'est indispensable! Je m'étonne que personne ne se réfère à l'abandon du «Net Book Agreement» en Angleterre et à l'instauration du prix unique du livre en France. Du coup, la situation est très difficile en Grande-Bretagne, où les éditeurs sont amenés à soumettre leurs choix éditoriaux aux chaînes de librairies, qui diffusent les livres, car, sinon, inutile de publier. En France, il y a une diversité éditoriale ex-



DANIEL MORODZINSKI

L'éditeur Paul Otchakovsky-Laurens prête depuis trente ans ses initiales et sa vision à la maison P.O.L.

traordinaire. Le prix unique du livre est un atout indispensable de l'exception culturelle. La preuve est faite depuis 30 ans. Nous restons fermes. La vie intellectuelle n'est pas un produit. La seule concurrence qui vaille dans le domaine culturel est, non pas une question de prix ou de couverture, mais de qualité. Seul le contenu importe.

Tout a commencé avec Georges Perec et Marguerite Duras. Aujourd'hui, le succès de P.O.L. vient de livres souvent difficiles mais variés. On

y trouve l'humour, le jeu. À quoi vous identifiez?

Tous les livres que j'ai publiés ont comme préoccupation centrale le travail de l'écriture. Pas un auteur qui n'ait eu de souci formel, qui n'ait réfléchi sur le matériau de la langue. Tous sont des sculpteurs, des peintres, des musiciens, des plasticiens. S'il n'y a pas ce chant de la langue, cela ne m'intéresse pas. Voyez Jean Rollin, qui s'intéresse au monde extérieur; il en fait une littérature sophistiquée, très élaborée. S'il est étonnant de rencontrer ses idoles, Perec,

Duras, aucun écrivain n'a plus d'importance qu'un autre dans mon catalogue: je me fais une cartographie de mes publications.

Dans votre documentaire autobiographique, *Sablé-sur-Sarthe*, présenté au Festival des films sur l'art en 2009, avez-vous rapproché votre enfance et votre activité d'éditeur?

Jean Paulhan éditait les livres qu'il voulait avoir dans sa bibliothèque. Moi, je publie des livres que j'aurais aimé avoir écrits. Ce film m'a fait

comprendre que, si je suis éditeur, c'est pour faire parler d'autres gens à ma place. Ma chance est d'avoir rencontré les gens qu'il fallait, d'avoir pris les bonnes décisions; mais si j'ai tellement aimé ce métier, c'est parce que, durant une période, on m'a empêché de parler. Ce film raconte l'histoire d'un silence. Or le rôle analytique du film n'a pas entraîné de désaffection: je continue de publier avec le même plaisir de découvrir.

Collaboratrice
Le Devoir

ORIGINES

SUITE DE LA PAGE F 1

de la photographie? «Si Eugène Atget avait été québécois, plaide-t-il, il aurait fait les images des Livernois, avec ce sens de la composition exceptionnel. Elles sont d'une terrible beauté.» À ses yeux, les Livernois offrent ce qu'il y a de meilleur dans la photo. Mais *Québec éternelle* donne à voir le travail de beaucoup d'autres photographes.

Lancé il y a quelques semaines, le livre est déjà un formidable succès. «Au Salon du livre de Montréal, on m'a appris qu'il n'en restait déjà plus que quelques centaines sur un tirage initial de 7000 exemplaires.» Une éventuelle réimpression ne sera

pas possible rapidement, puisque ce livre, pourtant très québécois, a été imprimé en Chine, sans quoi il aurait dû se vendre 40% plus cher, comme le plaide l'auteur.

Le Devoir

QUÉBEC ÉTERNELLE

PROMENADE PHOTOGRAPHIQUE

DANS L'ÂME D'UN PAYS

Michel Lessard, avec la collaboration

de Pierre Lavotte et Patrick Altman

Éditions de l'Homme

Montréal, 2013, 479 pages

D Voir › Une sélection de photos tirées du livre à LeDevoir.com

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Retour vers le futur

CHRISTIAN DESMEULES

Un jour, à 26 ans, Emma se réveille dans une cellule sans comprendre comment elle a pu arriver là. Elle n'a jamais vu celui ou ceux qui la séquestrent, les jours se suivent et se ressemblent, et elle a du temps pour méditer et envisager tous les scénarios. Pour tenter de comprendre comment, par quels détours de sa courte vie sans direction, elle a pu en arriver là. A ce qu'on la choisisse, elle, et pas une autre.

Emma possède bien quelques pistes qui lui font croire qu'elle était peut-être, au fond, la victime parfaite. Ainsi, soir après soir, malgré sa liberté, elle n'arrivait plus à boire assez d'alcool pour oublier ce qu'était devenue sa vie: une petite boîte qui restait désespérément vide. Ajoutez à cela qu'elle ne voit plus ses parents que deux petites fois par année. Elle calcule: encore six mois avant que quelqu'un ne commence à s'inquiéter vraiment de sa disparition. «C'est comme si je ne faisais pas tout à fait partie de la société.»

Un matin, un homme se réveille aussi dans la pièce. Julien est dirigeant d'une firme de gestion de portefeuille. Lui, «ils» l'ont attrapé dans un stationnement souterrain, la veille de son départ pour un congé sabbatique de six mois. «Personne ne me cherche. Personne ne doit me contacter.» Selon leurs calculs, il serait arrivé là deux mois après elle.

«Il n'y a pas de douche. Il n'y a pas d'eau chaude. Il y a le silence. Et l'Autre. Je le regarde dormir. Il est paisible. Quand ses yeux s'ouvrent, c'est autre chose.» Deux êtres captifs qui divergent et se complètent,



MARTINE DOYON

Claudine Dumont

tandis que les jours et les semaines s'étirent en point d'interrogation. Mais la colère et la détresse ne passent pas. Emma et Julien perdent tantôt la vue, tantôt l'ouïe, croient qu'on leur administre des sédatifs et qu'on pratique peut-être sur eux toutes sortes d'opérations.

Science ou fiction?

Sont-ils des cobayes? De simples rats de laboratoire, les sujets d'une expérience scientifique? Cette cohabitation forcée va bien entendu les amener à se rapprocher l'un de l'autre, eux que tout semble séparer.

Anabiose, premier roman de Claudine Dumont, 40 ans, est un petit tour de force. A coup de phrases courtes, syncopées, haletantes — voire suffoquantes —, l'écrivaine parvient à nous faire éprouver l'état d'esprit de ses personnages. Emma est la narratrice, au je, de ce récit de captivité qui se déploie sous la forme d'un flux de pensées.

Une métaphore du couple? Pourquoi pas? A ce point de la

« Il y a le silence. Et l'Autre. Je le regarde dormir. Il est paisible. Quand ses yeux s'ouvrent, c'est autre chose. »

Extrait d'*Anabiose*, de Claudine Dumont

lecture du roman, les hypothèses les plus folles sont envisagées, et le lecteur partage longtemps en esprit une partie du désarroi qu'éprouvent les personnages d'*Anabiose*.

Seul bémol: une issue peut-être légèrement prévisible. À cet égard, le programme, avant même d'ouvrir le roman, était annoncé dans le titre. En biologie, on parle d'anabiose dans le cas de reprise de vie active chez un organisme après une phase d'endormissement ou d'hibernation — quelque chose dans le genre. Vous aurez compris qu'il est difficile d'en dire plus sans risquer de gaspiller l'effet de surprise qui contribue pour beaucoup — même s'il n'est pas central — à l'intérêt de ce court et percutant roman.

Collaborateur
Le Devoir

ANABIOSE

Claudine Dumont

XYZ

Montréal, 2013, 164 pages

VIENT DE PARAÎTRE

Dossier

La promesse du don

NUMÉRO 769 • DÉCEMBRE 2013

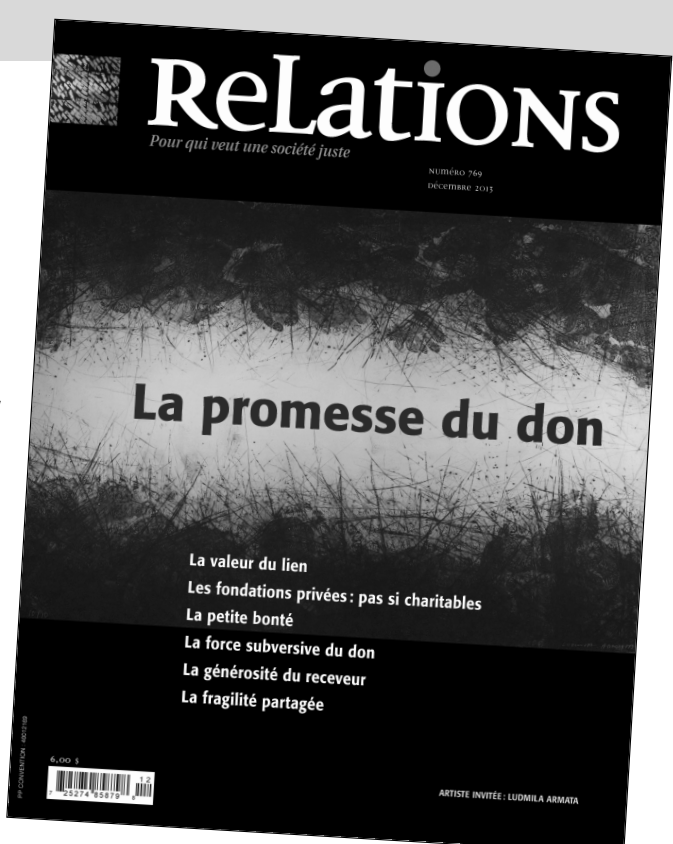
Les auteurs:

Paul Ariès, Cyrille Béraud, Patrice Bergeron, Catherine Caron, Céline Dubé, Bernard Émond, Jacques T. Godbout, Michel Métayer, Hélène Monette, Jean-Claude Ravet.

À lire aussi: le Carnet de Naïm Kattan, la chronique littéraire de Marie-Célie Agnant, une analyse sur le Salvador et un débat sur la gentrification.

Artiste invitée: Ludmila Armata

Sommaire détaillé et abonnement en ligne: www.revuerelations.qc.ca



8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an: 40 \$ Deux ans: 70 \$

À l'étranger (un an): 55 \$

Étudiant: 25 \$ (sur justificatif)

Abonnement de soutien: 100 \$ (un an)

514-387-2541 p. 226 | relations@cfj.qc.ca

Relations: 25, rue Jarry Ouest

Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES

ET LIBRAIRIES 6,00 \$ + TAXES

Oui, je désire un abonnement de _____ an(s), au montant de _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____ VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE (____) _____

Je paie par chèque (à l'ordre de Relations) ou carte de crédit

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

LITTÉRATURE

Le coup de foudre qui change tout



DANIELLE LAURIN

Is sont vieux. Plus de 80 ans, tous les deux. Ils vivent ensemble depuis bientôt 56 ans. «*Quel est votre secret pour vivre à deux si longtemps dans une telle harmonie?*», leur demande leur petite-nièce qui, elle, s'apprête à se marier.

L'histoire d'un vieux couple à l'heure des bilans. Ce livre pourrait n'être que ça, ce serait déjà beaucoup. C'est-à-dire: les voir vivre tous les deux, l'homme et la femme, au présent et au passé. En alternance. Saisir qui ils sont devenus à la lumière de ce qu'ils ont été. Ensemble. Pénétrer dans leur intimité, celle d'aujourd'hui, celle d'hier. Mais sur la pointe des pieds. Comme si on les observait par le trou de la serrure, avec un bruit de tic-tac constant.

D'un côté, les suivre dans leur quotidien tranquille de vieilles personnes, dans leur petite routine rassurante: promenades au parc, siestes, repas légers, bains à deux, savonnage du dos de l'autre. Visites de la petite-nièce affectueuse qui apporte avec elle un vent de fraîcheur. Rêves habités, mystérieux. Absences au monde de plus en plus fréquentes. Problèmes de santé qui s'accroissent, pour l'homme en particulier.

Les vieux ne parlent plus

Jusqu'à quand leur vie se déroulera-t-elle ainsi, pour combien de temps encore? Jusqu'à ce que la mort les sépare. A moins qu'ils se revoient, se retrouvent ensuite, dans l'autre monde? Elle le croit. Mais lui?

D'un autre côté, revenir en arrière. Lors de leur première rencontre. Et même avant. Avant que la femme quitte son premier mari, sa ville de province, son emploi, pour entreprendre une nouvelle vie, à 24 ans. La voir ensuite dans le train, s'éprendre soudain de celui qui deviendra l'homme de sa vie. La voir déchiffrer le billet doux, écrit sous forme de haïku, qu'il lui a glissé avant de descendre du train et dans lequel il lui dit qu'il a le coup de foudre pour elle. Assister à la grande demande. Puis, par morceaux, voir évoluer leur vie de couple.

Mesurer le passage du temps, le chemin parcouru. Sans tambour ni trompette, passer d'aujourd'hui à hier, de la vieillesse à la jeunesse, de la lenteur à la fougue, de l'apaisement au feu roulant, de la douceur des petits moments au désir de se réaliser. Passer de la mort proche à la vie trépidante.

En venir à faire se superposer, sur les corps vieillissants et les gestes lents, les corps jeunes et les gestes fougueux. Images contrastées, dont les contours tendent à s'effacer pour laisser place à la profondeur des sentiments, à la vie intérieure.

C'est déjà beaucoup en effet, n'est-ce pas? Mais *Yamabuki*, c'est beaucoup plus encore. C'est l'écriture fine de la Québécoise d'origine japo-



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Yamabuki, c'est l'écriture fine de la Québécoise d'origine japonaise Aki Shimazaki, et bien plus encore.

«*Quand un couple vit longtemps ensemble, il arrive des moments où chacun rêve de quelqu'un d'autre*»

Extrait de *Yamabuki*

naise Aki Shimazaki, plusieurs fois récompensée (prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec, prix littéraire Canada-Japon, Prix du Gouverneur général). C'est le rythme saccadé donné par ses courtes phrases sans fioriture. C'est tout ce qui vibre derrière la retenue, les non-dits. C'est la densité derrière l'apparente simplicité.

Fleur symbole

C'est le Japon. Celui des années 2000. Celui de l'après-guerre aussi. De la pauvreté, de la survie, dans des villes détruites par les bombardements, à l'heure de la reconstruction, de l'occupation américaine. Tout cela en filigrane, en passant, par petites touches. Mais les images parlent, elles s'imprègnent.

C'est quelqu'un au passage qui dit, en 1948: «*Tout est politique, tout est possible.*» C'est un projet de centrale nucléaire qui voit le jour dans une région à risques, sismique, au début de l'an 2000. Et un scientifique ambitieux, inféodé, qui ment effrontément à la population.

C'est tout aussi bien le *shōshaman* classique, l'employé d'une firme commerciale. Qui se dévoue entièrement à son travail, en même temps que pour son pays. Qui est appelé à travailler, dans les années 1960, à l'étranger. Et que la femme suit sans rechigner. La femme qui entendra son mari lui dire, bien des années plus tard, que le succès

de sa carrière à lui, lui revient à elle. La femme qui pensera, de son côté: «*Je suis heureuse d'avoir pu le suivre jusqu'au bout de la mission qu'il s'était donnée*»... sans même s'interroger sur le sens de sa mission à elle.

C'est la hiérarchie des grandes entreprises japonaises. La façon de faire, de se comporter à la japonaise, dans la vie de tous les jours, dans le couple. C'est le mariage arrangé, le mariage de raison, versus le mariage dit d'amour. C'est un homme qui n'a jamais dit «*Je t'aime*» à sa femme, mais qui tient à elle plus que tout. C'est la tendresse qui ne dit pas son nom mais s'exprime de toutes les façons.

C'est un rayon X de ce qui est tabou. Une femme qui avoue que, si c'était à refaire, elle n'épouserait pas le même homme, sans pour autant vouloir le quitter. Et une autre qui dit le contraire. C'est une remarque en apparence anodine qui tombe. «*Quand un couple vit longtemps ensemble, il arrive des moments où chacun rêve de quelqu'un d'autre.*»

C'est l'image du samouraï qui revient. Et celle de la fleur jaune du Japon appelée *yamabuki*. Fleur symbole, aux multiples significations, qui revient comme motif, moteur de l'ouvrage.

C'est le cinquième et dernier livre d'une série romanesque entamée en 2006. C'est un roman qui se tient de façon autonome, mais si on a lu les précédents, on reconnaîtra certains personnages, on fera le rapprochement avec des événements racontés autrement, d'un autre point de vue.

C'est un peu plus d'une petite centaine de pages, écrites d'un point de vue féminin: celui de la vieille femme du couple. On peut craindre au début

une certaine forme d'ennui, on peut rester froid devant ce qui s'annonce comme le calme plat, on peut sourcilier devant ce qui ressemble à un refus d'épanchement. On finit par être complètement envoûté par ce roman minutieusement construit. On est touché aussi, ému. Bien au-delà de ce qu'on aurait imaginé.

YAMABUKI

Aki Shimazaki
Leméac/Actes Sud
Montréal, 2013, 140 pages

À table chez les Goncourt

GILLES ARCHAMBAULT

À l'arrivée de l'automne, attendez-vous l'annonce du Goncourt avec fébrilité? Moi pas. Il n'empêche que je n'ai pas détesté musarder dans le survol que nous propose Pierre Assouline de cette institution. Lui-même membre de l'Académie du même nom, il raconte fort succinctement, et année par année, les 110 ans du prix en question.

On y apprend ou y vérifie des informations. Potinages mondains, «on-dit» en tous genres, petites et grandes méchancetés, rien d'essentiel, mais une confirmation de l'inanité de la vie littéraire. Est-ce une raison pour partir en guerre contre un phénomène qui parvient à faire parler du livre un jour par année? Probablement pas. S'en moquer un peu? *Why not?* Et puis, ils sont au fond touchants, ces écrivains, roués à des degrés divers, qui se réunissent autour d'une bonne table, se crèpent parfois le chignon à propos d'un livre qu'ils n'ont pas toujours lu. Les commensaux qui s'enflamment rapidement ou s'insurgent trop violemment risquent de mal digérer, toutes choses qui ne sont pas recommandées aux gens de leur âge.

On lit ces faits et gestes d'auteurs, souvent oubliés ou parfaitement oubliables parfois, en se disant que, même si la littérature, c'est autre chose que cette course à l'éventuel *best-seller*, autre chose que le copinage ou le trafic d'influences, on a un peu satisfait sa curiosité.

Collaborateur
Le Devoir

DU CÔTÉ DE CHEZ DROUANT

Pierre Assouline
Gallimard/France Culture
Paris, 2013, 212 pages

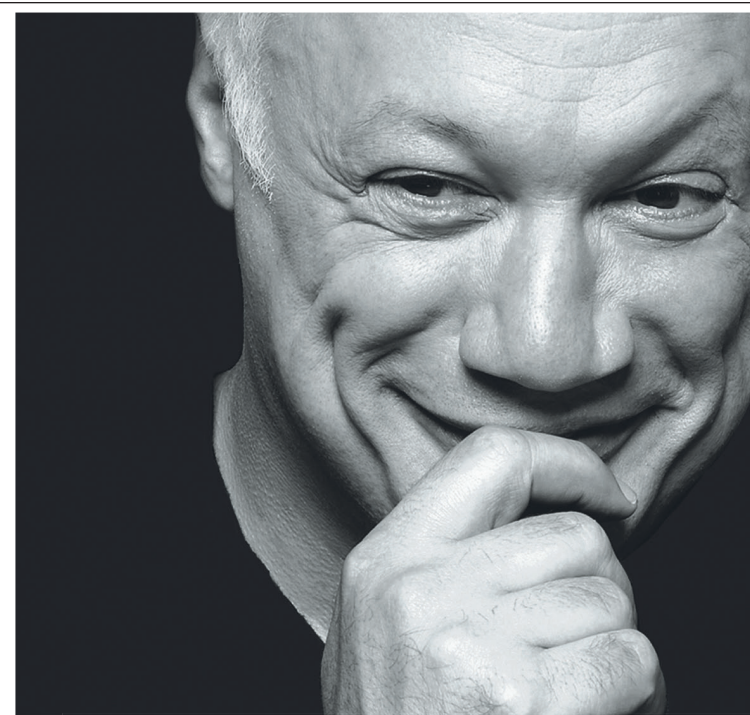
Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 18 au 24 novembre 2013

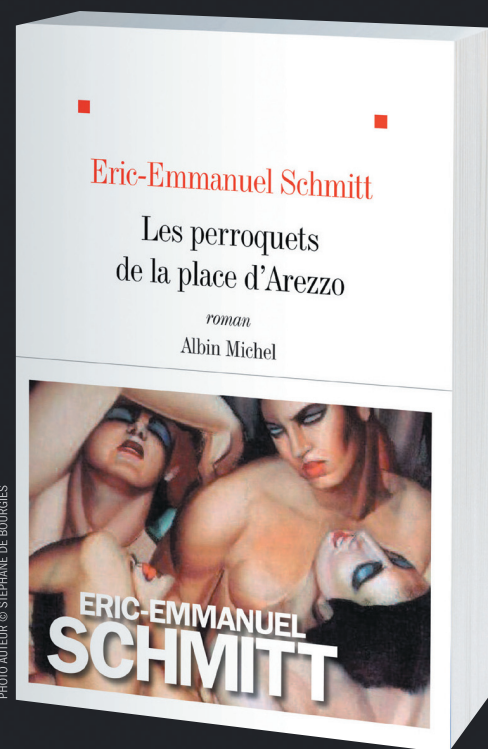
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N ^O DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	De peigne et de misère	Fred Pellerin/Sarrazine 1/3
2	Ce qui se passe au congrès reste au congrès!	Amélie Dubois/Les Éditions réunies 2/3
3	Mauvaise foi	Marie Labege/Québec Amérique 4/6
4	Les héritiers du fleuve • Tome 2 1898-1914	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 3/5
5	Où vont les guêpes quand il fait froid?	Pascal Wilhelmy/Libre Expression 6/2
6	Souvenirs de la banlieue • Tome 6 Les jumeaux	Rosette Labege/Les Éditions réunies 5/3
7	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 1 Un mariage...	Michel David/Hurtubise 8/7
8	Les clefs du Paradis	Michel Tremblay/Leméac 7/2
9	La vie épicée de Charlotte Lavigne • Tome 4 Foie gras au torchon...	Nathalie Roy/Libre Expression 10/4
10	C'est le cœur qui meurt en dernier	Robert Lalonde/Boréal -/1
▼ Romans étrangers		
1	Perdre le Nord	Kathy Reichs/Robert Laffont 1/4
2	L'appel du coucou	Robert Gallbraith/Grasset 3/3
3	Le plus beau des chemins	Nicholas Sparks/Michel Lafon 5/4
4	Preuves d'amour	Lisa Gardner/Albin Michel 9/3
5	Au revoir là-haut	Pierre Lemaitre/Albin Michel 4/3
6	Sept ans de désir	Sylvia Day/Flammarion Québec 2/3
7	Ainsi résonne l'écho infini des montagnes	Khaled Hosseini/Belfond 6/3
8	L'empreinte de toute chose	Elizabeth Gilbert/Calmann-Lévy -/1
9	La mission Janson	Justin Scott/Grasset 8/3
10	Inferno	Dan Brown/Lattès -/1
▼ Essais québécois		
1	Les Cyniques. Le rire de la Révolution tranquille	Collectif/Triptyque 1/3
2	Dix journées qui ont fait le Québec	Collectif/VLB -/1
3	Là où croît le péril... croît aussi ce qui sauve	Hubert Reeves/Seuil 2/7
4	Tenir tête	Gabriel Nadeau-Dubois/Lux 3/7
5	Les années Croc	M. Viau J.-D. Leduc/Québec Amérique 4/5
6	Voyage dans l'Inde des Indiennes	André-Marie Dussault/Remue-ménage -/1
7	Femmes de parole	Collectif/Rogers 6/2
8	Les images que nous sommes	Serge Bauchard/Homme -/1
9	Les tranchées. Maternité, ambiguïté et féminisme, en fragments	Fanny Britt/Atelier 10 -/1
10	Légendes pédagogiques	Normand Baillargeon/Poètes de brousse -/1
▼ Essais étrangers		
1	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Matthieu Ricard/NIL 1/4
2	Tintin et les forces obscures	Collectif/La Presse 2/3
3	L'identité malheureuse	Alain Finkielkraut/Stock -/1
4	Le bien commun	Noam Chomsky/Ecosociété 3/5
5	La grande saignée. Contre le cataclysme financier à venir	François Morin/Lux 5/2
6	Histoire des lieux de légende	Umberto Eco/Flammarion -/1
7	Le bidule de Dieu. Une histoire du pénis	Tom Hickman/Robert Laffont 6/4
8	Puissances d'hier et de demain. L'état du monde 2014	Collectif/La Découverte 8/8
9	Detta. 5 000 ans d'histoire	David Graeber/Les Liens qui libèrent 4/3
10	Les personnages de Lucky Luke et la véritable histoire de la...	Collectif/Historia 10/2

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



ERIC-EMMANUEL SCHMITT
LE GRAND ROMAN DES COMPORTEMENTS AMOUREUX.



Albin Michel

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de la littérature

Lundi 2 décembre
à 18 heures

Causerie avec Thomas Clerc

À l'occasion de son passage à Montréal et de la parution de son nouveau livre

Intérieur

Gallimard

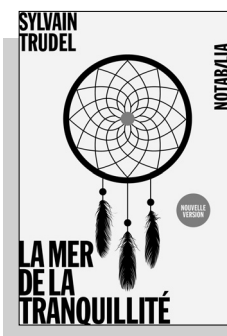


Après *L'Homme qui tua Roland Barthes*, Grand Prix de la nouvelle de l'Académie française, Thomas Clerc propose avec *Intérieur* une visite intime, ludique et exhaustive de son appartement.

Animée par
CLAIRE LEGENDRE

Entrée libre/réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

LA VITRINE



NOUVELLES

LA MER DE LA TRANQUILLITÉ

Sylvain Trudel
Notabilia
Paris, 2013, 176 pages

Avec *Le souffle de l'harmattan*, *Terre du roi Christian*, *Zara ou la mer Noire* (1986, 1989 et 1994), l'écrivain né en 1963 ajoutait chaque fois quelques pierres à son univers de rêves écroulés. *Du mercure sous la langue* (2001) avait relevé d'un cran encore l'ampleur de sa révolte. Voici que Sylvain Trudel propose une édition revue et augmentée d'une dixième nouvelle inédite de *La mer de la tranquillité*, livre pour lequel il a obtenu en 2007 le Prix littéraire du Gouverneur général. Douleur, violence et désespoir émanent de chacune des nouvelles denses — même s'il ne s'agit que d'une violence des mots, de la voix et du regard. Partout s'insinue une même révolte contre la mort, un même refus en bloc des souffrances et des injustices qui la précèdent et qui, à ses yeux, enlèvent une partie de sa valeur à l'existence, et une dénonciation en règle des mensonges mielleux offerts par toutes les religions. *Poussière rouge*, «l'inédite», met en scène un narrateur acrimonieux qui déambule dans Limoilou, au moment où le quartier de Québec connaît un épisode de poussière d'oxyde de fer et de nickel liée aux activités industrielles du port. Dans l'attente angoissée des résultats d'une biopsie à la suite d'une tumeur au front, il promène le poids de sa solitude, de sa révolte et de sa culpabilité à la suite du décès récent de sa compagne. Un texte sinueux aux accents autobiographiques, avec lequel Trudel fait peut-être ses adieux à la littérature, qui sonne comme un clou supplémentaire dans un cercueil déjà bien plombé.

Christian Desmeules



ROMAN ILLUSTRÉ - JEUNESSE

LE PETIT TABARNAK

Jacques Goldstyn
La Pastèque
Montréal, 2013, 80 pages

En plein énième exercice de déchirement collectif sur fond d'identité, voilà un livre qui arrive à point pour décrier les foules, avec audace et provocation, en proposant une biographie ludique d'un fragment de patrimoine verbal que les enfants ne peuvent pas prononcer en se demandant parfois pourquoi. C'est ce qui arrive ici, avec un petit «*tabarnak*» lâché dans la douleur par un père bricoleur du dimanche et qui va plonger un enfant dans la perplexité: c'est quoi, un tabarnak? Un monstre vert? Le nom d'un méchant dictateur? Un mot qui évoque un fléau passé? Ou pire encore? Cette quête de sens, pilotée habilement par le bédaïste et illustrateur Jacques Goldstyn, conduit forcément le p'tit curieux au bon endroit, avec l'aide d'un curé jovial qui, sans malice, va les aider, lui et ses amis, à démystifier l'étrange juron. Avec amusement. Un petit tabarnak, en somme, qui, en disant d'où il vient, pourrait, modestement, contribuer à indiquer un peu au présent où aller.

Fabien Deglise

NOUVELLES

De la désillusion à la nostalgie

CAROLINE MONTPETIT

Drague vulgaire sur la plage d'Oka, fellation entre deux membres d'un couple qui ne s'aime plus, petite baise grise de soir d'anniversaire: du sexe cru et sans lendemain traverse le premier recueil de nouvelles de Françoise Major, *Dans le noir jamais noir*.

Du sexe en aplat, donc, mais avec un humour féroce grinçant, porté par une plume vive, trempée dans le joul. Nouvelles acidulées et mordantes qui nous promènent à la crête des sens. Odeurs, sons, images, goûts, peaux. Pas toujours agréables: on y lit le goût des aliments réurgurgités par une boulimique, l'odeur âcre des draps d'un inconnu où on a échoué par défaut, la musique trop forte, le spectacle désolé d'une fin de party en forêt. Il y a aussi l'histoire de ce batteur d'un groupe rock qui nourrit un amour improbable envers Anna-belle, serveuse rencontrée en pleine Gaspésie. Il y a le regard acéré de cette caissière de dépanneur sur ses clients. Il y a cette enfant qui pleure la mort de son poisson rouge. Il y a cette agression, le soir, tard, dans un dépanneur. Il y a cette femme dont le conjoint vient d'avoir un accident grave. Il y a surtout la voix d'une écrivaine prometteuse. Une voix rythmée, cinglante aussi.

Certaines nouvelles se concentrent sur l'infiniment petit. Un bruit de bouche qu'on fait en cuisinant. La solitude par 50 degrés Celsius. Les huit grosses bières qu'un client de dépanneur achète tous les jours. Et

tant d'autres personnages, qui portent avec éclat ces nouvelles très brèves, comme si tout était joué d'avance et qu'il fallait se laisser aller, résigné, à chaque dénouement.

Nostalgie

Brèves elles aussi, les nouvelles du deuxième recueil de Morgan Le Thiec, *Je n'ai jamais parlé de toi, ici*, qui déploient sur un rythme plus lent, trop lent parfois, des textes nimbés de nostalgie. Une femme se remémore une amitié interrompue il y a des années. Un doctorant tente de retrouver l'innocence de son enfance. On y voit des maisons qu'on habite puis qu'on vend. Des abîmes de temps séparent le présent du passé.

Peut-être que, justement, certaines nouvelles embrassent trop large pour leur format. Comme si l'auteur, qui a un doctorat en linguistique, hésitait à raconter une vie ou un instant.

D'autres, pourtant toutes simples, laisseront longtemps leur trace en mémoire. Comme celle sur une promenade désœuvrée dans un centre commercial, par exemple, un soir de Noël.

Le Devoir

DANS LE NOIR

JAMAIS NOIR

Françoise Major
La Mèche
Montréal, 2013, 136 pages

JE N'AI JAMAIS PARLÉ

DE TOI, ICI

Morgan Le Thiec
La Pleine Lune
Montréal, 2013, 153 pages

PRIX FEMINA 2013

La traite négrière

GILLES ARCHAMBAULT

Je ne cesse de le répéter, je ne rends compte dans ces pages que de livres que j'ai choisis. La raison en est bien simple: je suis un lecteur. Pas un critique. Le roman dont je m'occupe aujourd'hui, je ne l'aurais certes pas lu si on ne me l'avait pas proposé. Que *La saison de l'ombre* de Léonora Miano ait été couronné par les dames du Femina n'aurait eu sur moi aucune influence. Les prix littéraires, je m'en bats l'œil. Diane de Margerie, présidente du jury du prix en question, a eu beau dire, lors de l'annonce du titre du roman primé, qu'il s'agissait d'une œuvre majeure, je n'étais pas nécessairement convaincu. Combien de romans fêtés nous tombent des mains!

Voilà donc qu'on me propose de lire cette œuvre d'une romancière camerounaise dont je ne sais rien. Au bout d'une cinquantaine de pages, je demande grâce. J'étais prêt à remettre mon tablier. Bien difficile pour moi de lire un roman qui traite d'un thème qui conviendrait mieux à un essai ethnographique. On insiste. Je cède. Preuve que je n'étais pas tout à fait sûr de ma décision. Il y a aussi que je n'aime pas capituler.

Trafic humain

La saison de l'ombre raconte une histoire se déroulant dans l'Afrique subsaharienne au XVII^e siècle. Un village bantou, appartenant à la tribu des Mulongo, est incendié. Douze hommes ont disparu à la faveur de l'opération. S'agit-il d'une vengeance des ancêtres à qui on aurait manqué de respect? Ou même d'une punition de Nyambe, le dieu créateur? Ebeise, première épouse du guide spirituel du village, propose qu'on isole dans une case particulière les mères dont les fils ont été enlevés. De cette façon, croit-elle, «leur douleur sera contenue en un lieu clairement circonscrit, et ne se répandra pas dans tout le village».

Ce n'est qu'à la suite d'expéditions menées par Mukano, le chef du clan, et trois des mères dont les fils sont disparus qu'on apprendra que ce sont des membres d'une tribu voisine et hostile, les Bele, qui ont tout manigancé. Leur but: vendre ces hommes, dix jeunes et deux plus âgés, à des Européens négriers.

L'expression «saison de l'ombre» signifie la saison



THOMAS SAMSON AGENCE FRANCE-PRESSE

L'auteure camerounaise Léonora Miano a reçu le prix Femina pour sa fiction sur une Afrique du temps de la traite négrière qui fascine l'Occidental.

«L'amour des mères pour leur fils n'a que faire des astres pour trouver son chemin, il est lui-même l'étoile»

Extrait de *La saison de l'ombre*

des pluies. Le roman est truffé d'expressions locales qui, si elles apportent beaucoup à la coloration du roman, n'en rendent pas pour autant la lecture aisée. Je m'en porte garant, moi qui avais été réticent à en poursuivre la lecture. Le «pongo», c'est le nord. Le «mikondo», le sud, le «mbua», la pluie. D'accord, il y a le glossaire en fin de volume. Mais enfin.

Dans une brève postface, l'auteure explique comment elle s'est appliquée à faire des recherches, à consulter, par exemple, un rapport de mission sur la traite transatlantique (*La mémoire de capture* de Lucie-Mami Noor Nkaké) et *Les descendants des pharaons à travers l'Afrique* du prince Dika Akwa nya Bonambela, histoire de décrire avec justesse le quotidien de communautés disparues.

Us et coutumes

L'Afrique précoloniale que décrit Léonora Miano est pour l'Occidental purement fascinante. On y obéit à des

lois étranges, on vit selon des rites étonnants. Le passage à trépas s'accompagne de nombreux chants. Ainsi, lorsque Eyabe, l'une des mères à la recherche de son fils, assiste à l'agonie de Mutimbo, elle n'hésite pas à retarder un départ pour elle plus qu'essentiel afin d'accomplir ce qu'elle considère comme son devoir. Quand elle a quitté son village pour accomplir sa mission, elle ne connaissait pas la route à suivre. «L'amour des mères pour leur fils n'a que faire des astres pour trouver son chemin», pensent Eyabe et la romancière, *il est lui-même l'étoile.*»

Léonora Miano recrée un monde en ne se permettant à aucun moment d'interpréter à sa manière la civilisation primitive qu'elle décrit. Pour les Mulongo, l'Atlantique n'est pas un océan. À peine une étendue d'eau que peu d'entre eux connaissent et dont ils ignorent l'étendue. Les Européens sont des «hommes aux pieds de poule». Ainsi appelés à cause de leurs jambes

qu'un pantalon recouvre, ces derniers n'ont aucune identité particulière. Sont-ils français, espagnols, anglais? Les Mulongo n'en savent rien. Et la romancière adopte leur ignorance, histoire de rendre fidèlement une recréation d'un monde oublié.

Ce monde imaginaire, et pourtant parfaitement délimité, on ne parvient à le faire sien qu'en admettant qu'il n'a rien d'un roman dit historique. Il y a si peu de documents écrits, et la tradition orale s'est parfois perdue en cours de route, la romancière a été en quelque sorte tenue d'être à la fois le conteur et le témoin d'une histoire occultée.

Mais, encore une fois, ne pas s'imaginer que ce roman se lit comme un roman historique ou comme une saga populaire. Il exige une lecture attentive. Il faut s'habituer à un vocabulaire, à des attitudes inédites. La poésie qui court dans le roman se fraie un chemin à travers une prose souvent austère. Un effort que le signataire de cette chronique s'est refusé à donner dans un premier temps.

Collaborateur
Le Devoir

LA SAISON DE L'OMBRE

Léonora Miano
Grasset
Paris, 2013, 234 pages

L'histoire et ses détails

Un nouvel auteur portugais est comparé là-bas à Saramago ou García Márquez

CHRISTIAN DESMEULES

Tandis que la démocratie revient d'un coup au Portugal, un homme est retrouvé mort dans un champ, abattu d'un coup de fusil en plein visage. Arrivé mystérieusement dans le village quarante ans plus tôt, qui était vraiment Celestino, sinon un «homme enclin aux mélancolies prolongées» et porteur d'un œil de verre?

Des années 30 en passant par la Révolution des œilletons, le 25 avril 1974, quand s'effondre enfin le régime salazariste, jusqu'à nos jours, *La main de Joseph Castorp* réveille les rouages d'une petite machine à remonter le temps. Le premier roman de João Ricardo Pedro, né en 1973, prix LeYa 2011 du meilleur premier roman lusophone, nous plonge au cœur du brouillard.

Une famille au pied de la montagne

Le romancier portugais donne vie à une série d'histoires qui s'étendent sur trois générations de la famille Mendes, notables d'un «village au nom de mammifère, coïncé au pied de la montagne de Gardunha, tournée au sud sans en avoir conscience». À coups de courts tableaux qui prennent souvent l'apparence de nouvelles, *La main de Joseph Castorp* est ainsi l'occasion d'un voyage oblique à travers l'histoire moderne du Portugal.



AGENCE FRANCE-PRESSE

La main de Joseph Castorp suit une famille portugaise sur trois générations, des années 30 jusqu'à nos jours, en passant par la Révolution des œilletons, en 1974 (notre photo).

Une vieille femme unijambiste meurt dans une chambre d'hôtel de Buenos Aires où elle vivait recluse depuis des années. Près d'elle, une sorte d'autoportrait peint en 1924, détail d'un tableau de Brueghel aperçu dans un musée de Vienne, où on voit une femme portant des béquilles, une jambe coupée en dessous du genou. Quel lien avec ce chat empaillé trouvé par le père de Duarte durant la guerre d'indépendance en Angola? Et quel rapport aussi, si même il en existe un, avec ce pianiste allemand séquestré par les nazis durant la guerre?

C'est surtout à travers le jeune Duarte, pianiste virtuose qui abandonnera la musique, que résonnent habilement l'histoire de cette famille et celle du Portugal tout entier. De l'époque où son grand-père, médecin, lui lisait les lettres remplies d'anecdotes de son ami Policarpo — qui lui avait vendu le domaine avant de parcourir l'Europe et d'aller s'enterrer en Argentine — jusqu'à la mort de sa mère, les années passent et les énigmes s'accroissent. Entre les deux, Antonio, le père plutôt silencieux de Duarte, revenu brisé d'un deuxième séjour en Angola.

Un pays, une famille, un homme peuvent-ils vraiment s'amputer de leur passé? Comme une partie d'un tableau qu'on isole de son ensemble, la vérité est-elle à chercher plutôt dans les détails de l'histoire? A chaque nouvelle question que fait surgir le roman s'en substitue une autre. Le lecteur ne saura pas tout, il lui faut s'y résigner.

Critiques élogieuses

Le roman nous arrive précédé de critiques élogieuses *feitas em Portugal* qui le comparent à Saramago ou à García Márquez. On sourcille un peu. Mais si le souffle n'a pas la même puissance, la comparaison avec la tonalité et la verve du Colombien s'impose elle-même assez rapidement.

Avec sa narration qui multiplie les angles de vue, ratoureux, joueur, habile, João Ricardo Pedro s'amuse tout en donnant à son roman un vrai souffle d'intelligence. Une écriture capable de créer à volonté du mythe à partir de la boue du quotidien et de l'histoire. Une belle découverte.

Collaborateur
Le Devoir

LA MAIN DE JOSEPH CASTORP

João Ricardo Pedro
Traduit du portugais par
Elizabeth Monteiro Rodrigues
Viviane Hamy
Paris, 2013, 224 pages

LIVRES

Relire Anne Hébert

Kamouraska et Les chambres de bois s'ajoutent aux Œuvres complètes

MARIE-ANDRÉE
LAMONTAGNE

La critique aime les catégories, elle en a même besoin pour penser. Ainsi du roman historique et du roman dont l'action se situe dans l'histoire. Le premier est bourré jusqu'à la guele d'une documentation censée faire vrai. Le second fait du matériau historique un adjuvant de l'imagination. Publié en 1970, *Kamouraska*, qui appartient à la seconde catégorie, marque un temps fort dans l'œuvre d'Anne Hébert. Avec *Les chambres de bois*, premier roman paru en 1958, il forme le tome II des *Œuvres complètes* d'Anne Hébert, qui vient de paraître aux Presses de l'Université de Montréal, après le tome I, il y a quelques mois, rassemblant l'œuvre poétique.

Genèse

Il faut saluer cette entreprise d'accompagnement, qui scrute la genèse de l'œuvre, cherche à en restituer le contexte de rédaction et en éclaire la réception. Le commentaire savant se fait ici scrupuleux, sans être envahissant. Du coup, les quelques échappées jargonneuses (« marqué au sceau de codes génériques exogènes au roman »), les évidences (« l'imaginaire qu'il déploie appartient pleinement à la culture occidentale qui est celle de son auteure ») ou les redondances (« des amants passionnés, éperdus d'enthousiasme ») qui l'entachent çà et là n'en sautent que davantage aux yeux. L'ensemble n'en demeure pas moins toujours instructif.

Que *Kamouraska* raconte les amours impossibles d'Élisabeth d'Aulnières et du jeune docteur George Nelson, quiconque a lu le roman le sait déjà. Ce que l'édition critique permet maintenant



Anne Hébert apparaît ici lors de la Nuit de la poésie du 28 mars 1980 à l'Université du Québec à Montréal. La langue des *Chambres de bois*, ornée jusqu'au maniérisme, trahit le côté poète de la romancière.

de comprendre, c'est la distance qu'Anne Hébert a dû installer, au fil des versions successives et de quatre années de rédaction (trois manuscrits, deux dactylographies, un carnet de notes), entre le fait divers historique l'ayant inspirée (en janvier 1839, l'assassinat d'Achille Taché, seigneur de Kamouraska, par l'amant de sa femme) et l'univers fantasmagorique qu'il lui a fallu mettre en place pour faire exister le roman.

Certes, Anne Hébert rassemble une documentation, dépouille les archives judiciaires de l'époque, sans ignorer la grande histoire — en l'occurrence, la révolte tout juste réprimée des patriotes — et assimile studieusement le tout. Mais c'est pour mieux s'en détacher en écrivant, ou plus exactement en récrivant, jusqu'à réduire la fameuse révolte à une réflexion d'Élisabeth : « *Que la reine pend tous les patriotes si tel est son bon plaisir. Que mon amour vive! Lui seul entre tous.* »

Y a-t-il plus claire illustration des impérieuses lois de la fiction? L'enjeu n'est alors pas la fidélité aux faits historiques, mais la juste place à leur accorder dans la mémoire d'une femme ayant rompu toutes les digues au



ARCHIVES LE DEVOIR
L'auteure, en 1975

« *Que la reine pend tous les patriotes si tel est son bon plaisir. Que mon amour vive! Lui seul entre tous.* »

Extrait d'une réflexion qu'a la célèbre Élisabeth d'Aulnières de *Kamouraska*

ne sont pas des historiens. On les en remercie.

Roman de jeunesse, *Les chambres de bois* se situe à des lieues de l'histoire, voire de la réalité. Il a pour lui l'aura du conte, où des bergères, qui sont parfois les seules à savoir faire du feu, épousent des princes névrosés, qui jamais ne leur feront de nombreux enfants. Ce huis clos d'un couple mal assorti, plombé par des rapports incestueux, se déploie comme une pantomime à la grâce surannée. D'où vient l'étrange plaisir, mêlé d'agacement, que procure encore sa relecture? Sans doute du fait que ce condensé d'Anne Hébert pur jus — l'enfance qui n'en finit pas, le songe, l'enfermement, la mort, la vie —, servi par une langue ornée jusqu'au maniérisme, agit comme un antidote face au réel tyrannique. Une idée reçue qualifiée de « poétique » le style qui tourne aussi résolument le dos au réalisme. Comme si la poésie n'avait pas vocation, elle aussi, à rendre compte du réel. Les romanciers se doublent parfois de poètes. On les en remercie.

Collaboratrice
Le Devoir

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ANNE HEBERT
TOME II: ROMANS
(1958-1970)
LES CHAMBRES DE BOIS
Édition établie par
Luc Bonenfant
KAMOURASKA
Édition établie par Anne
Ancrenat et Daniel Marcheix
Presses de l'Université
de Montréal
Montréal, 2013, 488 pages

BIOGRAPHIE

Le tombeau du docteur David Servan-Schreiber

LOUIS CORNELLIER

Auteur des ouvrages à succès *Guérir* et *Anti-cancer*, dans lesquels il plaide pour un usage raisonné des médecines douces dans le respect de la médecine allopathique, le médecin et psychiatre français David Servan-Schreiber (DSS) est mort prématurément, à 50 ans, d'un cancer du cerveau diagnostiqué vingt ans plus tôt.

Scientifique extrêmement charismatique, DSS, qui fut de la délégation de Médecins sans frontières en Irak et au Kosovo, entre autres, a principalement travaillé aux États-Unis, tout en étant très attaché au Québec, où il fit ses études en médecine aux universités Laval et McGill, dans les années 1980.

Souvenirs

Première épouse du journaliste et politicien Jean-Jacques Servan-Schreiber, père de David, la romancière et journaliste Madeleine Chapsal fut une grande amie de ce dernier, qu'elle considéra comme le fils qu'elle n'avait pas eu. Dans *David*, paru en 2012 et publié en format de poche cette saison, elle lui rend un émouvant hommage, en racontant avec délicatesse et grande sensibilité la profonde amitié qui les unissait et les beaux moments qu'ils ont passés ensemble.

Petite biographie intime d'un chercheur qui avait fait de l'empathie son territoire de prédilection, ce livre, beau comme une déclaration d'amour à l'heure du souvenir, ravira les lecteurs de DSS, qui « avait, dans sa façon naturelle de s'exprimer, quelque chose qui agissait comme un charme », note Chapsal.



E. ROBERT-ESPALIEU

Le médecin et psychiatre français David Servan-Schreiber est mort prématurément, à 50 ans, d'un cancer du cerveau diagnostiqué vingt ans plus tôt.

« [David Servan-Schreiber] avait, dans sa façon naturelle de s'exprimer, quelque chose qui agissait comme un charme »

Extrait de *David*, de Madeleine Chapsal

Ce dernier constat est si vrai, si juste, que DSS, je l'ai déjà écrit dans ce journal, est la seule personne au monde qui est parvenue à me convaincre de l'idée que certaines médecines douces pouvaient avoir leur pertinence et méritaient qu'on leur donne une chance. David Servan-Schreiber était un homme d'exception. La

prose à la fois triste et seraine de Madeleine Chapsal nous permet de le pleurer comme il se doit.

Collaborateur
Le Devoir

DAVID
Madeleine Chapsal
Le Livre de poche
Paris, 2013, 144 pages



Presses de l'Université du Québec



LOUIS JACQUES FILION
INNOVER AU FÉMININ

SAVOIR SE DÉPASSER - INTRAPRENDRE

30\$ 21.99\$ PDF EPUB

CONNAÎTRE, DIFFUSER ET AGIR

puq.ca/blogue



twitter.com/PressesUQ



facebook.com/PressesUQ

ESSAIS

Le marteau du prof Baillargeon



LOUIS CORNELIER

Oh, le beau livre dévastateur et jouissif que voilà! Comme Nietzsche entrant dans le musée de la pensée occidentale armé de son marteau avec l'intention de bouleverser le décor, Normand Baillargeon, dans *Légendes pédagogiques*, fait irruption dans le monde des idées pédagogiques en vogue avec le même outil en main, dans le but de démasquer et de terrasser des fables qui pervertissent l'école. Contrairement au maître allemand, toutefois, le philosophe québécois est plus méthodique qu'intempestif et il brille par son rationalisme, sa clarté et son parti pris pour la justice sociale.

Infatigable penseur de l'éducation, Baillargeon a réuni, dans cet essai, 14 légendes pédagogiques, c'est-à-dire 14 thèses données pour vraies mais «le plus souvent fausses ou du moins, à l'examen, dénuées de plausibilité conceptuelle ou d'une solide base scientifique». Il les présente objectivement, avant de les mettre en pièces.

Vous connaissez sûrement, par exemple, ce qu'on appelle «l'effet Mozart», c'est-à-dire cette idée selon laquelle le fait de faire entendre la musique du grand compositeur à des enfants ou même à des bébés rendrait ces derniers plus intelligents et plus créatifs. C'est une arnaque, évidemment, même s'il vaut toujours mieux écouter du Mozart que du Lady Gaga. En 1993, une expérience menée auprès de 36 étudiants universitaires concluait bel et bien que ceux qui avaient écouté du Mozart obtenaient de meilleurs résultats à un test de QI que ceux qui s'étaient préparés en silence ou en écoutant de la musique de relaxation. Or ce résultat n'a jamais pu être reproduit. Pourtant, la légende court toujours.

Billevesées neuroscientifiques

D'autres légendes ont la vie dure. C'est le cas de celle qui prétend que certaines personnes, logiques et rationnelles, useraient surtout de leur cerveau gauche, alors que d'autres, plus intuitives et émotives, useraient particulièrement de leur cerveau droit. Billevesées que tout cela, démontre Baillargeon. Le cerveau, explique-t-il, est un système intégré dont le fonctionnement ne se compartimente pas de la sorte. Il est tout aussi absurde, pour des raisons semblables, de croire que nous n'utilisons que 10% de notre cerveau. Au passage, Baillargeon règle aussi le cas de ces approches pseudo-scientifiques que sont le *Brain Gym* (des



MARIE SANTERRE-BAILLARGEON

Avec d'autres, Normand Baillargeon conclut qu'une portion de 95% du discours neuroscientifique sur l'éducation est du bidon.

exercices physiques insignifiants censés activer le cerveau et le rendre réceptif), la programmation neurolinguistique (une sorte de psychothérapie motivationnelle) et la fasciathérapie (une méthode ésotérique d'inspiration ostéopathe consistant à se faire masser ces membranes — les fascias — pour éveiller sa conscience et se mettre en bonne disposition d'apprentissage).

Les neurosciences sont à la mode et les neuro-mythes s'ensuivent. Baillargeon, sceptique, rappelle ici que «nous sommes encore loin du jour où les neurosciences seront en mesure de fonder une pratique de l'enseignement». C'est que le cerveau n'est pas la conscience et que, «connaissant l'un, on ne connaît pas nécessairement l'autre». Aussi, l'idée que, grâce à l'imagerie par résonance magnétique, on puisse identifier quelle structure du cerveau est active lorsqu'un sujet accomplit certaines tâches et qu'on puisse ensuite en tirer des méthodes pédagogiques adaptées est pour le moins douteuse. Dans *Turbulences*, un recueil

d'essais de philosophie de l'éducation qui paraît aussi ces jours-ci, Baillargeon s'attarde longuement au mystérianisme, une école de pensée selon laquelle «nous ne serons jamais en mesure de comprendre la conscience et donc de résoudre le problème corps/esprit» et qui, par conséquent, nous met en garde «contre la réduction du mental au physique». Avec d'autres, Baillargeon en conclut qu'une portion de 95% du discours neuroscientifique sur l'éducation est du bidon et nous invite à la plus grande prudence à cet égard.

Quel progressisme?

Il en dit presque autant de l'idée selon laquelle les nouvelles technologies de l'information et des communications vont révolutionner l'éducation. Il conteste la thèse qui affirme que les cerveaux des «natifs du numérique» seraient différents de ceux de leurs prédécesseurs et qualifie de mythe l'idée que le mode multitâche imposerait une nouvelle pédagogie. L'expression «multitâche»,

d'abord, est trompeuse puisque, en réalité, elle désigne «non le fait de simultanément accomplir des tâches diverses, mais bien de passer rapidement et successivement de l'une à l'autre». Cette approche, de plus, a pour effet de surcharger la mémoire de travail et de perturber l'attention, ce qui entraîne une baisse des performances cognitives. Une étude a d'ailleurs conclu que les étudiants universitaires du Québec «préfèrent les méthodes d'enseignement traditionnel et s'enthousiasment moins pour les nouvelles technologies éducatives que leurs enseignants».

Dans *Turbulences*, Baillargeon se livre à un bilan très critique de la réforme de l'éducation lancée en 1999. Dans *Légendes pédagogiques*, il critique plus en détail certains de ses fondements. On a dit que les compétences devaient prévaloir sur les connaissances. Or, insiste Baillargeon, la vérité est «qu'il faut du savoir pour apprendre» et qu'un riche bagage de connaissances générales et un vocabulaire étendu «sont d'indispensables préalables au développement des capacités intellectuelles et constituent un des meilleurs garants de la réussite scolaire».

On a dit que la pédagogie de la découverte ou par projets était la seule qui était vraiment efficace. Or, la méthode de l'instruction directe, dans laquelle l'enseignant enseigne au sens traditionnel, est la seule qui a fait ses preuves. On a dit qu'existaient des intelligences multiples qui s'accompagnaient de styles d'apprentissage divers (visuel-auditif-kinesthésique) dont il fallait tenir compte. Tristes sornettes, démontre Baillargeon, en s'appuyant, comme il le fait toujours, sur la recherche.

La leçon de tout cela, résumée dans *Turbulences*, est claire: le progressisme politique «est desservi par un progressisme pédagogique autoproclamé» qui ne bénéficie à personne, surtout pas aux enfants défavorisés. L'école québécoise, clame Normand Baillargeon, devrait cesser ses douteuses expérimentations, se fonder sur la recherche fiable et renouer avec la grande tradition pédagogique-philosophique. Salutaire, le marteau de Baillargeon ébranle et éclaire.

louisco@sympatico.ca

LÉGENDES PÉDAGOGIQUES L'AUTODÉFENSE INTELLECTUELLE EN ÉDUCATION

Normand Baillargeon
Poètes de brousse
Montréal, 2013, 280 pages

TURBULENCES ESSAIS DE PHILOSOPHIE DE L'ÉDUCATION

Normand Baillargeon
Presses de l'Université Laval
Québec, 2013, 136 pages

Quand *Le Devoir* devint vraiment québécois

La conscription de la Seconde Guerre mondiale a joué un rôle important dans la position éditoriale du quotidien

MICHEL LAPIERRE

En 1942, *Le Devoir* favorise le non au plébiscite sur la participation obligatoire des Canadiens à la Seconde Guerre mondiale. Il remet ainsi en cause l'alignement sur la Grande-Bretagne hégémonique. Dans *Soyons nos maîtres*, une anthologie commentée de 60 éditoriaux (1932-1947), l'historien Pierre Anctil retrace l'évolution, timide mais conséquente, d'un quotidien soudain conscient d'avoir Montréal et tout le Québec comme seule et unique raison d'être.

Son étude minutieuse et intelligente du *Devoir*, à l'époque où Georges Pelletier le dirige, met l'accent sur le sens nouveau du mot «québécois». Le terme se rapporte désormais, dans le journal, non seulement à la ville de Québec, mais davantage au territoire entier de la province, voire à la conscience d'une nation. En 1945, l'éditorialiste Pierre Vi-

geant considère le Bloc populaire, parti anticonscriptionniste sur les scènes fédérale et provinciale, comme «un parti québécois».

Ligne éditoriale

L'idée du Québec remplace la notion vieillissante de Canada français et de diaspora nord-américaine que celle-ci sous-entend. En même temps,

L'idée du Québec remplace

la notion vieillissante de Canada

français et de diaspora nord-

américaine que celle-ci sous-entend

les journalistes se rendent compte d'une évidence: ils écrivent dans un quotidien montréalais. Anctil a l'acuité de découvrir que c'est l'éditorialiste Louis Dupire qui perçoit le mieux l'importance d'une métropole comme Montréal pour le progrès socio-économique du Québec et l'avenir de la langue française dans la province.

Sa vision s'oppose à celle d'un autre éditorialiste, Omer Héroux, qui, partisan du ruralisme, dénonce les dangers moraux de l'urbanisation et de l'industrialisation. Au lieu, comme celui-ci, d'invoquer le prétexte de la Grande Dépression pour rêver d'un retour à la terre, Dupire s'acharne à proposer des solutions pour remédier à la misère et à l'insalubrité qui accablent Montréal.

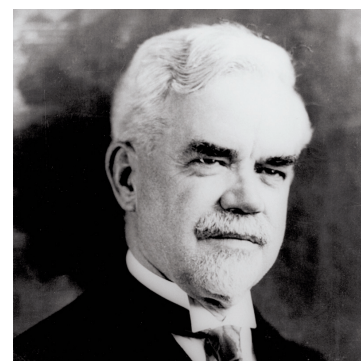
Il voit dans l'est de la ville, de plus en plus peuplé à cause de l'exode rural, un regain du français et fait de l'aménagement de l'immense Jardin botanique, conçu par Marie-Victorin, le symbole puissant de la lutte keynésienne contre le chômage, de l'humanisation écologique du milieu urbain et de l'éducation scientifique populaire. Quant à Georges Pelletier, même si ses éditoriaux apparaissent parfois un peu modernes, il n'a pas de préoccupations aussi concrètes, aussi progressistes.

Sous ce directeur pusillanime, *Le Devoir* appuie l'Union nationale de Maurice Duplessis aux élections provinciales (1936 et 1939). Mais la ferveur du journal pour l'autonomisme québécois se manifeste, aux élections provinciales (1944) et fédérales (1945), par le soutien qu'il accorde au Bloc populaire. Malgré l'échec, ce parti éphémère, né de la crise de la conscription, donnera au *Devoir* un grand journaliste au style incisif, André Laurendeau, et, ainsi, l'audace intellectuelle moderne qui lui manquait encore cruellement.

Collaborateur
Le Devoir

SOYONS NOS MAÎTRES 60 ÉDITORIAUX POUR COMPRENDRE *LE DEVOIR* SOUS GEORGES PELLETIER (1932-1947)

Réunis et commentés par
Pierre Anctil
Septentrion
Québec, 2013, 484 pages



ARCHIVES LE DEVOIR

Omer Héroux, éditorialiste



TÉLÉ-QUÉBEC

André Laurendeau, journaliste

L'AVENTURE QUÉBÉCOISE EN DIX DATES HISTORIQUES

DIX JOURNÉES QUI ONT FAIT LE QUÉBEC



SOUS LA DIRECTION DE PIERRE GRAVELINE

Jacques Lacoursière • Jean-Claude Germain • Denys Delage
Denis Vaugeois • Gilles Laporte • Eugénie Brouillet • Béatrice Richard
Marie Lavigne • Éric Bédard • Mathieu Bock-Côté

vib

vib éditeur

vib éditeur
Une société de Québecor Média

Les heures bleues CÉLÉBRATION!

Vous êtes invités à venir célébrer nos nouveautés 2013 avec les auteurs

Marion Arbona, Célyne Fortin, Roxanne Gareau, Jean Hudon, Marie-Hélène Jarry, Gilles Jobidon, Valérie Lachance, Jessica Laranjo, Yvon Masse, Régis Mathieu, Raynald Murphy et Julie Stanton

LE JEUDI 5 DÉCEMBRE

De 18h à 20h à la Librairie Alire
(Place Longueuil, à quelques minutes du pont Jacques-Cartier et de la station de métro)

LIBRAIRIE **alire** tél. : 450-679-8211



© Martine Doyon

C'EST LE COEUR QUI MEURT EN DERNIER

RENCONTRE AVEC L'AUTEUR
ROBERT LALONDE

LE JEUDI 5 DÉCEMBRE À 19 H

Librairie Monet

Galleries Normandie, 2752, rue de Salaberry, Montréal (QC) H3M 1L3
Réservations : 514 337-4083 ou evenements@librairimonet.com

Librairie **Monet**

Boréal
www.editionsboréal.qc.ca